

**Zeitschrift:** Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier  
**Herausgeber:** Association pour l'Étude de l'Histoire du Mouvement Ouvrier  
**Band:** 30 (2014)  
  
**Artikel:** Henriette Ith (1885-1978), une militante aussi discrète qu'engagée  
**Autor:** Garcia, Stéphane  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-520287>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 22.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## HENRIETTE ITH (1885-1978), UNE MILITANTE AUSSI DISCRÈTE QU'ENGAGÉE

STÉPHANE GARCIA

La Première Guerre mondiale a infléchi bien des destins. Cela se vérifie également dans le cas d'Henriette Wille, née dans une famille de la bourgeoisie horlogère de La Chaux-de-Fonds en 1885, épouse d'un officier allemand depuis avril 1914, et passée dans l'immédiat après-guerre du côté de celles et ceux qui espéraient activement l'avènement de la révolution prolétarienne dans le monde.

L'une des causes de ce revirement se comprend à la lecture d'un livre qu'elle a publié en 1942, *Hommes sans visage*, dans lequel elle relate son expérience d'aide bénévole dans un hôpital pour grands blessés en 1918<sup>1</sup>. Résidant en Allemagne depuis son mariage, Henriette Danneil est alors confrontée dans l'hôpital militaire de Verdun sur Aller, une petite ville de Basse-Saxe, aux terribles effets des nouvelles armes qui sévissent au front. Elle est affectée au soutien moral des «gueules cassées», ces hommes rentrés de la guerre défigurés pour lesquels commence un nouveau long combat, jalonné d'opérations du visage et de rencontres souvent douloureuses avec des membres de leur famille.

À l'âge de trente-trois ans, alors qu'elle mûrissait depuis quelque temps une réflexion existentielle, elle trouve dans cet épisode un objet de conversion définitive: elle se doit d'agir pour changer ce monde capable de telles catastrophes. Puisque le système bourgeois a failli, il doit être combattu, quoi qu'en pense son mari, dont la guerre a, au contraire, renforcé les convictions nationalistes. Elle se sépare de ce dernier et adhère au début de 1919, en pleine révolution allemande, à l'Internationaler Jugend-Bund (IJB, «Ligue internationale de la

1 Henriette Rémi, *Hommes sans visage*, Lausanne, éditions Spes, 1942; réédité avec une postface historique, Genève, Slatkine, 2014. On y trouvera les références bibliographiques et archivistiques complètes. Je ne mentionnerai dans le présent article que les références d'archives non citées dans la postface.

jeunesse») récemment créé, qui entend contribuer à l'avènement d'un pouvoir prolétarien en Allemagne et dans le monde.

Ce mouvement peu connu – il ne rassemblera jamais plus de quelques centaines de membres – est dirigé par son fondateur, Leonard Nelson (1882-1927), jeune professeur de philosophie à l'université de Göttingen. Ce néo-kantien convaincu cherche à transposer les principes de l'éthique de Kant dans le domaine de la pratique politique. Il développe le concept d'un socialisme qui admet certes le principe de la lutte des classes, mais qui rejette le déterminisme marxiste de la marche de l'Histoire: pour lui, l'individu en reste le moteur. Par sa raison, il est capable d'atteindre la justice. Si l'on veut faire triompher la raison et mettre en place «l'État juste», il faut commencer par développer la moralité des individus, en particulier de celles et ceux qui sont appelés à jouer un rôle de premier plan dans la conduite des affaires publiques.

C'est à l'action politique d'une élite de «sages», selon le vieil idéal platonicien, que croient Nelson et tous ceux, étudiants et ouvriers des deux sexes, qui le rejoignent. Henriette Danneil accepte les règles très strictes censées la guider, avec ses camarades, sur la voie du succès: l'ascétisme (végétarisme, renoncement à la consommation d'alcool et de tabac, célibat), l'athéisme et le sacrifice financier. Le militantisme au sein de l'IJB implique également de se livrer complètement au processus de formation imposé par Nelson et son bras droit, la pédagogue Minna Specht (1879-1961). La «méthode socratique» qu'ils mettent en œuvre doit permettre aux membres du groupe, par le dialogue critique, de déconstruire leur certitudes antérieures et de rechercher ensemble la vérité. Des comptes rendus de discussion sont établis, les membres produisent des documents de réflexion sur eux-mêmes comme sur leurs camarades, chacun est régulièrement soumis à des évaluations susceptibles de produire son exclusion du mouvement, temporaire ou définitive.

Mais ce mouvement aux caractéristiques sectaires – «l'ordre jésuite du prolétariat», selon un membre de l'IJB<sup>2</sup> – est également tourné vers l'action politique concrète. Pour cela, il pratique l'entrisme: tout membre

2 Karim Fertikh, «Une organisation pédagogique de la révolution. La ligue de la jeunesse et Ligue pour la lutte socialiste internationale dans l'Allemagne des années 1920», *Dissidences*, 4, 2012. En ligne, consulté en mars 2014: <http://revuesshs.u-bourgogne.fr/dissidences/document.php?id=1942>.

de l'IJB doit obligatoirement adhérer à une organisation de gauche, syndicat ou parti, pour tâcher d'en influencer la ligne. Henriette Danneil rejoint ainsi le Parti socialiste allemand (SPD), dès 1920.

L'élitisme de l'IJB exige un tel engagement de la part de ses membres que seuls les plus endurants parviennent à y militer durablement. Henriette Danneil s'y est engagée corps et âme pendant quatre ans, jusqu'à ce que s'impose à elle le besoin, physique et mental, de prendre un peu de distance. Officiellement, il lui faut surtout trouver le moyen, en pleine crise hyperinflationniste, de rembourser l'emprunt qu'elle a contracté en francs suisses auprès de sa mère au profit du mouvement. En février 1924, elle quitte donc Göttingen et s'établit à Genève, où résident des membres de sa famille. D'entente avec Nelson, c'est de Suisse qu'elle va désormais œuvrer aux buts de l'IJB, mouvement qui se veut international mais qui, de fait, était jusque-là resté essentiellement allemand.

Elle apprend l'espéranto dès son arrivée. Pacifiste convaincue, elle voit dans cette langue auxiliaire un magnifique outil de compréhension entre les peuples, en même temps qu'un moyen de gagner sa vie. L'espéranto, qu'elle maîtrise bientôt parfaitement, lui permet de s'insérer rapidement dans les milieux internationalistes genevois qui le promeuvent. Elle est ainsi engagée dès 1926 comme secrétaire par Pierre Bovet (1878-1965), directeur de l'Institut Jean-Jacques Rousseau, devient membre active du Bureau international d'éducation nouvellement créé, et collabore avec Adolphe Ferrière (1879-1960) à ses nombreux travaux d'édition en lien avec l'éducation nouvelle.

Henriette Danneil n'oublie pas, cependant, ses convictions militantes. Son rôle, dès lors, consiste essentiellement à faire connaître autour d'elle la position idéologique de l'IJB, qui devient en 1925, après l'exclusion de ses membres du SPD, un parti politique rebaptisé Internationaler sozialistischer Kampf-Bund (ISK, «Union internationale de lutte pour le socialisme»).

Si elle n'adhère à aucun parti genevois – devenue allemande par mariage, elle est au bénéfice en Suisse d'un simple permis de séjour annuel –, elle fréquente en revanche assidûment les milieux de gauche : des personnalités socialistes comme l'institutrice Alice Descœudres (1877-1963) ou le journaliste Edmond Privat (1889-1962), ou de simples ouvriers à travers les cours d'espéranto qu'elle dispense au sein d'un syndicat. Elle est la principale artisane de la parution, entre 1928 et 1932,

d'une version traduite en espéranto du journal bimestriel édité par l'ISK en Allemagne (*e-isk*); elle s'en sert notamment comme support de cours aux ouvriers, veillant à ce que cette publication permette à ses étudiants de comprendre que l'ISK se démarque aussi bien de la social-démocratie que du communisme.

Ses efforts de propagande ne restent pas vains, puisqu'elle parvient à convaincre le jeune René Bertholet (1907-1969), de fréquenter le cours estival donné par l'ISK en 1926; convaincu par ce qu'il y entend, le Genevois se fait former à Göttingen pendant trois ans, de 1928 à 1931, devenant le militant antifasciste de premier plan que l'on sait<sup>3</sup>.

Le militantisme d'Henriette Danneil, bien que discret, n'échappe pas à la vigilance des polices genevoise et vaudoise. Lorsqu'elle demande la réintégration dans sa nationalité suisse en 1928 (après avoir divorcé de Hans Danneil), les autorités fédérales la lui refusent en 1929 pour «mauvaise réputation». Un rapport fait notamment état de visites répétées à Leysin avec deux Allemands suspectés d'être des communistes (deux militants de l'ISK, en réalité); on la tient elle-même pour une «militante socialiste», défaut rédhibitoire dans une procédure analogue à celle d'une naturalisation.

Pour redevenir quand même la citoyenne suisse qu'elle avait été, elle trouve une parade en forme de pied de nez en épousant, moins de cinq mois après, et avec l'accord de Göttingen, un jeune Suisse au profil singulier, Emile Ith (1902-1965).

Ith est en effet un jeune ébéniste anarchiste, membre de la Fédération des ouvriers du bois et du bâtiment (FOBB), qui sort à peine de la prison Saint-Antoine. Il y a purgé une peine de six mois pour refus de servir, après avoir été expulsé, en 1928 après deux condamnations pour le même motif, du canton de Vaud (où ce confédéré d'origine argovienne est pourtant né). L'exemple de pionnier donné par Ith est médiatisé à dessein par des personnes qui militent en faveur de la reconnaissance de l'objection de conscience: Hélène Monastier et Pierre Ceresole à Lausanne, Alice Descœudres, Louis Bertoni, Francis Lebet et Lucien Tronchet à Genève.

3 Voir Charles-F. Pochon, «René Bertholet (1907-1969)», *Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier*, n° 11-12, 1995-1996, pp. 140-147; Philippe Adant, *René Bertholet. Parcours d'un Genevois peu ordinaire, de la lutte contre les nazis à la réforme agraire au Brésil*, Paris-Lausanne, Fondation pour le progrès de l'homme, 1995.

En s'unissant à cet homme, qui entreprend des études et devient bientôt psychologue, Henriette Ith épouse également sa cause. Car, après son expulsion de l'armée en 1929, Emile Ith continue de subir de multiples condamnations par la justice civile pour cause de non-paiement de la taxe militaire. Année après année, il purge des peines de dix jours de prison, jusqu'à ce qu'en 1944, les autorités genevoises lui notifient à leur tour son expulsion du canton. Il ne doit de pouvoir y rester qu'au jugement favorable que rend le Tribunal fédéral en 1945. Sa persévérance s'exprime devant les tribunaux, qu'il utilise systématiquement comme une tribune de défense de la liberté individuelle face à l'appareil militaire, mais aussi dans les articles qu'il rédige en faveur de la reconnaissance de l'objection de conscience et de l'introduction d'un service civil en Suisse<sup>4</sup>. À sa mort en 1965, Raymond Bertholet<sup>5</sup> lui rend hommage dans *Le Peuple*<sup>6</sup> en intitulant son article: «Emile Ith, un camarade, un lutteur!»

Pour sa part, Henriette Ith œuvre dans l'ombre, mais avec détermination elle aussi: on en trouve trace dans une lettre de soutien qu'elle adresse à Lucien Tronchet, emprisonné pendant huit mois pour «objection de raison» en 1940<sup>7</sup>; ou dans sa lettre de 1963 à Pierre Annen<sup>8</sup> qu'elle fait circuler, sur le conseil de René Bovard, dans des cercles favorables à l'objection de conscience<sup>9</sup>; ou encore dans cet article publié en 1964 dans *L'Essor* où, à près de quatre-vingts ans, elle plaide pour qu'on sorte «du cadre criminel de la guerre» grâce au service civil<sup>10</sup>. De ce long combat, même sa longue vie ne vit pas les premiers effets légaux (qui n'apparurent qu'en 1996).

4 «Une nouvelle condamnation», *Le Réveil anarchiste*, 11 janvier 1930; «Prisons et rééducation», *L'Essor*, 12 juin 1942; «La Suisse et le service civil», *Suisse contemporaine*, n° 6, juin 1947, pp. 556-569.

5 Alors membre du Conseil national, Raymond Bertholet (1909-1979), frère de René, avait été lui aussi militant à la FOBB et condamné à plusieurs reprises pour refus de servir; il avait notamment été en prison avec Emile Ith.

6 *Le Peuple*, 19 novembre 1965.

7 Lettre du 30 août 1940, Collège du travail, Genève, LT.T.1.5.

8 L'enseignant biennois Pierre Annen avait préconisé cette année-là le refus généralisé de servir jusqu'à ce que la Confédération adopte un service civil pour les objecteurs de conscience.

9 Lettre à Jules Humbert-Droz, 3 juillet 1963, avec copie de la lettre à Annen, Schweizerisches Sozialarchiv, Zurich, Ar 76.90.1.

10 «Pour sortir du cadre criminel de la guerre. Faire un premier pas vers la paix», 29 avril 1964 (signé Henriette Rémi).



Les liens avec les membres de l'ISK perdurent eux aussi pendant des décennies. Après avoir milité en vain, en 1932, pour la constitution d'un front des partis de gauche afin de contrer la montée des nazis, les militants entrent dans la clandestinité à l'avènement de Hitler en janvier 1933. Willi Eichler (1896-1971), nouveau leader du mouvement depuis la mort de Nelson en 1927, se réfugie en France, puis en Angleterre, entre 1939 et 1945, d'où il tâche d'organiser la résistance au nazisme avec d'autres organisations socialistes en exil. La question de savoir quel soutien a pu apporter Henriette Ith à ses amis de l'ISK pendant cette période reste ouverte. De nombreuses occasions ont dû se présenter : aide à des camarades réfugiés ou en transit en Suisse, contribution aux nombreuses entreprises éditoriales du parti en France et en Angleterre, relais dans le réseau d'information et de communication mis en place par René Bertholet, etc.<sup>11</sup>. Les fonds de l'ISK conservées aux Archives de la social-démocratie à Bonn, ou les papiers de Bertholet utilisés par Philippe Adant, contiennent peut-être des réponses<sup>12</sup>.

Au lendemain de la guerre, fort des relations qu'il a entretenues avec les socialistes allemands en exil à Londres, Willi Eichler dissout l'ISK : le mouvement nelsonien renonce à défendre sa vision élitiste et non démocratique de la politique, et se fond dans le nouveau SPD. Mais en tant que membre de son comité directeur, Eichler a finalement réussi à jouer un rôle de premier plan tel que les militants de l'ISK se le figuraient. Il a œuvré au renouveau du parti social-démocrate allemand en devenant le principal rédacteur de son programme dans les années 1950<sup>13</sup>.

Henriette Ith reste étroitement en contact avec Eichler et d'autres membres de l'ex-ISK jusque dans les années 1970. Elle les rencontre

11 Heiner Lindner, *Der Internationale Sozialistische Kampf-Bund (ISK) und seine Publikationen*, Bonn, 2006 ; Sabine Lemke-Müller, *Ethik des Widerstands. Der Kampf des Internationalen Sozialistischen Kampfbundes (ISK) gegen den Nationalsozialismus*, Bonn, 1996.

12 Une liste de pseudonymes utilisés par les membres de l'ISK après 1933 contient celui de « Jeannette » et renvoie à Henriette Ith. Faute d'avoir pu mener une recherche approfondie dans la correspondance des membres de l'ISK, je n'ai pas pu déterminer dans quelles circonstances il avait été utilisé. Quant à la correspondance de Bertholet utilisée par Adant grâce à des contacts avec des membres de sa famille, je n'ai pas pu la localiser (Philippe Adant, *René Bertholet, op. cit.*).

13 Sabine Lemke-Müller, *Ethischer Sozialismus und soziale Demokratie. Der politische Weg Willi Eichlers vom ISK zur SPD*, Bonn, 1988.

régulièrement en Allemagne après la guerre, ou accueille ses amis en Suisse. Elle collabore occasionnellement, en tant que correspondante, au mensuel *Geist und Tat* fondé par Eichler en 1946<sup>14</sup>. Dans son testament, rédigé en 1971, la vieille dame prévoit encore de léguer une somme d'argent à la Philosophisch-Politische Akademie, l'institution fondée par Nelson et qui perpétue, aujourd'hui encore, sa pensée. La fidélité qu'elle a manifestée au mouvement de Nelson pendant un demi-siècle se remarque chez nombre de ses militants, qui se considéraient comme des membres d'une même famille<sup>15</sup>.

Même si les circonstances ne lui ont pas fait jouer un rôle de premier plan dans cette organisation, Henriette Ith a été marquée par la formation qu'elle y a reçue. La hauteur morale, l'engagement, l'abnégation, la persévérance, la générosité, l'adéquation des pensées et des actes, sont des valeurs qui l'ont animée toute sa vie<sup>16</sup>. Passée la période révolutionnaire du début des années 1920, elle les a mises au service de nouvelles causes : l'égalité sociale, les droits des femmes, l'éducation nouvelle, la liberté de conscience, la non-violence et la promotion de la paix. Sa discrétion volontaire se révèle jusque dans l'usage du pseudonyme dont elle signe son seul ouvrage, *Hommes sans visage*. Si, par des circonstances fortuites, Henriette Ith vient d'être extraite de l'anonymat qu'elle revendiquait de son vivant, ce n'est pas lui faire injure, mais bien rendre hommage à une vie d'engagement.

14 Lettre à Eichler, 25 août 1969 (Archiv der sozialen Demokratie, Bonn, 1/WEAA000235).

15 «Was aus der ganzen Erziehung hervorgeht, was stets als ein unzerreissbarer Band unter den Schülern Nelsons bleibt, ist dieses Gefühl der Sicherheit, der Geradheit, der Zuverlässigkeit, ja des vollen Vertrauens, das eben die Erziehung zur Konsequenz mit sich bringt» (lettre d'Henriette Ith à Minna Specht, 11 juin 1955, AdsD, Bonn, 1/MSAE0000030).

16 Ce sont les qualités que René Bovard met également en exergue dans la nécrologie publiée dans *L'Essor*, décembre 1978. Henriette Ith a travaillé jusqu'à l'âge de 84 ans, au service (dont la nature n'est pas précisée) d'un couple de Genevois (lettres à Eichler, 31 octobre 1965 et 6 janvier 1971, AdsD, Bonn, 1/WEAA000235 et 1/WEAA000217).